

« Ici, j'attends... mais je ne sais pas combien de temps »

Arrivé depuis peu à Fedasil Mouscron, Amir.K, un homme discret d'une trentaine d'années, a fui son pays d'origine pour trouver refuge en Belgique. Mais derrière l'espoir d'un avenir plus sûr se cache une réalité administrative pesante. Il nous raconte ses premiers pas dans le centre et les obstacles administratifs auxquels il fait face.

Eva : Pourquoi avez-vous quitté votre pays d'origine ?

Amir : Je ne suis pas parti parce que je le voulais, mais parce que je n'avais pas le choix car la situation politique est devenue très instable. Il y a eu des menaces, des violences... Moi, j'étais engagé dans un petit mouvement de défense des droits, rien d'illégal, mais ça suffit parfois pour qu'on soit ciblé. Un jour, j'ai compris que si je restais, je mettais ma vie en danger. J'ai laissé ma famille, mes amis, tout ce que j'avais. C'est très dur, vous savez, de tout abandonner en espérant que là où vous allez, vous serez protégé. Je suis venu en Belgique parce qu'on m'avait dit que c'était un pays juste, avec des lois. Mais je ne pensais pas que ça prendrait autant de temps d'être simplement écouté.

E : Comment s'est passé votre arrivée à Fedasil Mouscron ?

A : Quand je suis arrivé ici, j'étais très fatigué, le voyage avait été long et stressant. Le centre et toutes les personnes travaillant ici m'ont accueilli correctement. J'ai eu un lit, des vêtements, des repas. Mais rapidement, j'ai compris que ce n'était que le début d'un nouveau combat. On m'a expliqué les étapes : s'enregistrer, déposer une demande, attendre une convocation... Mais personne ne peut vous dire quand cela arrivera exactement. Parfois, on me dit une chose un jour, puis le lendemain on me dit autre chose. Il y a des listes d'attente pour tout. Pour voir un assistant social, pour aller à Bruxelles, pour les papiers. On vous dit : « Il faut patienter », mais patienter combien de temps ? Ça, personne ne le sait.

E : Quelles sont les démarches que vous devez faire en tant que demandeur d'asile ?

A : C'est très compliqué, surtout quand vous venez d'arriver et que vous ne comprenez pas bien la langue. Il faut aller à l'Office des

étrangers, déposer votre demande d'asile, raconter toute votre histoire, prouver pourquoi vous avez fui. Mais comment prouver la peur ? Comment expliquer des choses très intimes à quelqu'un qui vous regarde sans émotion, dans une langue qui n'est pas la vôtre ? On vous demande des documents, mais souvent, on est parti dans l'urgence donc on n'a rien pris. Et puis il y a les lois belges. Elles changent, elles sont dures. Même les gens du centre nous disent qu'ils ne comprennent pas tout.

E : Que pensez-vous de la politique belge en matière d'asile ?

A : Je comprends que la Belgique doit organiser les choses, qu'il y a beaucoup de demandes, mais j'ai le sentiment que les politiques essaient surtout de nous décourager. On nous parle de quotas, de retours volontaires, de fermetures de centres. Mais où est l'humain là-dedans ? Moi, je ne suis pas venu ici pour profiter de quelque chose. Je veux juste vivre en paix, travailler, contribuer. Mais quand on voit les discours politiques, les décisions qui sont prises, on sent bien que l'accueil devient de plus en plus froid. On est dans un entre-deux, ni dehors, ni vraiment dedans.

E : Comment vivez-vous cette attente au quotidien ?

A : L'attente, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Il n'y a pas vraiment d'activité obligatoire, alors on tourne en rond. Certains apprennent le français, d'autres essaient de se rendre utiles dans le centre. Moi, j'essaie de toujours rester occupé pour ne pas trop penser. Mais parfois, c'est plus fort que moi. On entend les autres parler de leurs dossiers, de leurs convocations... Et moi, je me demande : « Quand ce sera mon tour ? ». Il y a des gens ici qui attendent depuis un an, deux ans, et je dois avouer que j'ai peur que ça m'arrive aussi. Heureusement que le

personnel nous aide, comme ils peuvent, à garder le moral.